

DEPOT LEGAL
N° 109
1866

Quatrième Année. — N° 45.

PRIX DU NUMÉRO : 15 CENTIMES.

Dimanche 30 décembre 1866.

66

ABONNEMENTS

Un an. 7 fr.
Six mois. 4 »

DÉPARTEMENTS

Un an. 9 fr.
Six mois. 5 »

ÉTRANGER

SELON LES DROITS DE POSTE

Les abonnements sont reçus à partir du 4^{er} de chaque mois; ils se paient d'avance aux bureaux du journal ou en mandats sur la poste à l'ordre du direct.-gerant. L'administration ne répond pas des abonnements qui seraient contractés chez ses dépositaires et desservis par ces derniers.

La bouche parle de l'abondance du cœur : c'est pourquoi l'homme de bien tire de bonnes choses du bon trésor de son cœur; et l'homme méchant tire de mauvaises choses du mauvais trésor de son cœur. (Christ. — Evangile selon S. Mathieu, ch. xii, v. 34 et 35.)

Bonne foi.

Sagesse.

Charité.

Je vous envoie comme des brebis au milieu des loups; soyez donc prudents comme des serpents et simples comme des colombes.

(Christ. — Evangile selon S. Mathieu, ch. x, v. 16.)

Quand je parlerais toutes les langues des hommes et même des anges, si je n'ai pas la CHARITÉ, je suis comme l'airain qui résonne, ou comme la cymbale rétentissante.

(I. Epître de S. Paul aux Corinthiens, ch. xiii, v. 1.)

AVIS

Les manuscrits qu'on voudra bien nous adresser seront soumis à l'examen du comité de rédaction et inscrits à tour de rôle, s'il y a lieu de les insérer.

Malgré cette mesure, les divers travaux publiés par la VÉRITÉ n'engagent que la responsabilité de l'auteur.

Les lettres nécessitant réponse devront être accompagnées d'un timbre-poste. — Envoi franco des lettres et manuscrits.

Tout ouvrage dont il sera déposé aux bureaux deux exemplaires, sera annoncé ou analysé.

Bureaux à Lyon, rue de la Charité. 48.

AVIS

Nous prions les personnes dont l'abonnement expire fin courant comme celles dont il est déjà expiré, de vouloir bien nous faire parvenir le montant de leur réabonnement avant le 1^{er} janvier 1867; dans le cas contraire nous nous verrions forcé d'interrompre l'envoi de notre feuille.

LUMIÈRE DU SPIRITISME

(PREMIER ARTICLE.)

Sous ce nouveau titre qui servira de conclusion à notre travail de cette année, nous allons poursuivre notre réfutation de l'école théologique et cléricale.

Le Spiritisme est la lumière de l'humanité. Les manifestations des Esprits sont l'événement le plus considérable et le plus important des temps modernes. C'est la clé de toute l'histoire, de toutes les mythologies et de toutes les théogonies. Sans lui, on ne comprend rien au gouvernement d'ici bas, ni aux destinées qui nous sont réservées.

Il était temps qu'il vint éclairer notre monde de ses rayons bienfaisants.

Le matérialisme envahissait tout.

En astronomie, n'avons-nous pas entendu un savant célèbre du commencement de ce siècle se vanter avec orgueil d'avoir pu écrire un traité astronomique en plusieurs volumes sans avoir prononcé une seule fois le nom de Dieu ?

Dans les sciences physiques on ne voyait partout que des forces inintelligentes s'exerçant par des fluides, au nom de lois immuables. En médecine on ne voyait que des organes et on avait osé dire que le cerveau pense comme l'estomac digère.

Dans les sciences historiques, comme on se heurtait à des faits embarrassants, par lesquels l'ordre providentiel et l'ordre surhumain éclataient, on avait fini par les supprimer. L'école de Niébulur rayait sans pitié toute l'histoire des Egyptiens et

des Grecs à ses débuts, ainsi que tous les rois de Rome. Renan et Littré soutenaient qu'il n'existe point dans notre monde d'autres agents spirituels que l'homme, que toutes les fois que certains faits impliquent l'intervention d'autres agents, il faut les rejeter comme des fables, des superstitions, et ne pas seulement les discuter.

On pouvait à la rigueur, disait Renan, conserver l'expression *Dieu, bon vieux mot, un peu lourd peut-être*, à condition de savoir qu'elle signifiait non une réalité, mais simplement l'idéal.

On croyait en un mot, avoir banni pour jamais Dieu et les Esprits de toute science véritable, et voici que de nos jours, Dieu et les Esprits dont il est le chef et qui sont ses agents, font de nouveau invasion parmi nous, et rentrent dans notre monde terrestre avec empire et avec fracas.

L'humanité il est vrai, ne pouvait croire au Dieu de la vieille théologie, cruel, méchant, vengeur sans nécessité et sans but, damnant éternellement une grande partie des hommes, et ayant créé des anges, qui devaient déchoir et devenir démons, occupés à tourmenter, à induire au mal les pauvres créatures, pour les faire rôtir ensuite dans les flammes d'un autodafé perpétuel. C'était là un Dieu de mensonge qui devait disparaître et qui est bien mort aujourd'hui. Mais voici le Spiritisme disant par toutes les voix de ses Esprits le Dieu bon, juste et miséricordieux, laissant toujours au criminel le repentir qui purifie et l'expiation qui répare; celui-là est un père, un Dieu d'amour. C'est le Dieu du genre humain, c'est le Dieu de tout l'univers.

Le Spiritisme fait plus, il rétablit des croyances méconnues et oubliées, expliquant le surnaturel, expression impropre et contradictoire, par le surhumain et le divin, fournissant la véritable clé qui ouvre toutes les portes de ce que l'on nomme le *Merveilleux*.

M. de Mirville le comprend bien, il est ébloui de cette clarté et de ces services incontestables, mais son aveuglement pour le démonisme et pour des institutions surannées l'emporte, et tout en confessant la grande portée du Spiritisme, il cherche à devancer l'avenir et il décrit, ainsi qu'on va le lire en abrégé, les raisonnements d'un philosophe rationaliste converti à la foi nouvelle de l'existence des Esprits. Nous allons d'abord les rapporter textuellement, selon notre habitude, d'autant plus qu'avec quelques explications et quelques redressements, ce programme pourra nous servir. Nous soulignerons, en passant, toutes les erreurs répudiées énergiquement par notre doctrine,

pour y revenir spécialement dans notre réfutation. M. de Mirville fait parler de la sorte le nouveau converti :

« Voilà la solution, s'écriera-t-il, voilà le vrai mot du problème si longtemps poursuivi ! Je l'ai trouvé ! Insensés que nous étions ; jusqu'ici nous luttions dans les ténèbres et ne combattons que des fantômes ! A quoi donc avaient songé nos pères ? Comment ! ils avaient eu cette audace de s'insurger contre la raison générale tout en la déclarant souveraine ? Mais c'était rompre avec toute espèce de certitude et de principes ! Oui, quoi qu'ils en aient pu dire, les générations précédentes avaient très-bien vu et parfaitement observé. Elles n'avaient pas confondu, comme nos pères, deux ordres de phénomènes si manifestement différents. Fidèle aux vrais principes professés par les plus grands génies, et supérieure mille fois à notre critique moderne, qui prétend ne s'être jamais trompée, la leur embrassait la création tout entière, aussi bien la nature visible que la nature invisible, visibilium omnium et invisibilium ! Honneur, mille fois honneur à la philosophie antique ! Saint-Paul est formel à cet égard : « Toutes les religions païennes étaient des religions d'Esprits, religiones angelorum. » Chaque peuple tenait son culte de ses Elohim ou de ses dieux nationaux ; il n'est donc pas étonnant qu'Israël ait eu le sien comme les autres (Jéhovah Elohim), et la preuve évidente de l'étroite analogie qui reliait tous ces dieux, se trouve dans la similitude absolue de leurs observances, de leurs rites, de leurs sacrements et de leurs dogmes. Tous ces Esprits, d'ailleurs, se subdivisant en Esprits d'une lumière et même d'une bonté purement relatives, nous comprenons leurs luttes, leurs guerres, leurs incertitudes, comme nous comprenons la vertu proportionnelle de leurs secours et de leurs succès. Ne voyons-nous pas, en effet, dans Daniel, les destinées des nations dépendre de la force de leurs anges, de leur nombre, et des secours qu'ils se prêtent ? Ce seul fait éclaircit pour nous toute la question des miracles et nous aide à nous rendre compte du cercle limité dans lequel ils se produisent. Nous saisissons pourquoi l'on peut, à la rigueur, voir dix mille hommes en renverser deux cent mille, et ne jamais voir dix hommes en renverser vingt mille, ce qui ne serait certes pas plus difficile pour le doigt d'un Dieu tout puissant, qui aurait le pouvoir d'intervertir les lois de la nature. Il en est de même à propos de ces martyrs qui, luttant avec succès contre toutes les armes de la mort et triomphant glorieusement du fer, de la flamme et des lions, ne résistent cependant jamais à la décapitation, et finissent toujours par trouver leur maître dans un tyran plus fort qu'eux. Assurément, défendus par une puissance véritablement infinie, les martyrs n'auraient pas été si constamment des vaincus, et l'on aurait vu plus d'une fois leurs têtes et leurs membres repousser sous la hache du bourreau, comme chez certains animaux elles repoussent en vertu des seules lois naturelles.

PHALÉTHÉS.

(La suite au prochain numéro.)

LES MÉDIUMS GUÉRISSEURS

(DEUXIÈME PARTIE)

(Quatrième article. — Voir le dernier numéro.)

« Que penser de ce fait dont les témoins sont connus, et qui nous a été raconté par M. et M^{me} Kyd eux-mêmes ? Que

penser de tous les autres que nous venons également d'insérer ? C'est qu'il y a encore bien des mystères inconnus à l'homme ; c'est qu'il y a au-dessus de lui et pour lui des forces et des influences toutes providentielles qu'il devrait s'appliquer à connaître, à provoquer au lieu d'en faire un objet continu de négation et de moquerie ; c'est qu'avec de la foi on peut tout. Celle de M^{me} Kyd fut si grande dès lors, que si l'Esprit guérisseur lui eût dit dans le moment de se jeter par la croisée, l'assurant qu'elle demeurerait suspendue en l'air, faisant ainsi obstacle aux lois de la pesanteur, elle s'y serait jetée, et peut-être ne fût-elle pas tombée ; car il y a de nombreux exemples de l'effet que peut causer la force de la foi dans des cas semblables.

« La médecine officielle, dit M. Piérart, a rejeté le mesmérisme, la médecine somnambulique, thaumaturgique, malgré les millions de faits produits ; au lieu d'en prendre leçon, elle a persécuté les pauvres rebouteurs, toucheurs, magnétiseurs, voyants, thaumaturges et les a fait traquer par la justice, parce qu'ils avaient guéri quand la science médicale était impuissante. Chez nos voisins, l'absence de clientèle est la seule punition infligée à ceux qui exercent maladroitement l'art de guérir. En France, c'est différent, il est défendu de guérir sans diplôme. On est traité d'escroc, quoiqu'on ait guéri ; la justice n'écoute ni faits, ni témoignages. On y voit même les juges nier l'existence d'un agent curatif et condamner ceux qui en ont usé. Les guérisons contre lesquelles on se montre le plus acharné, ce sont celles obtenues à l'aide de paroles sacramentelles, de prières, de talismans, d'exorcismes, etc.

Pour M. Piérart et ses frères « la source de ces guérisons est un principe spirituel. La personne de qui il émane, selon toute apparence, a un Esprit familier qui agit sous l'impulsion de sa volonté, de son évocation. Les paroles, les prières, etc., ne sont qu'un moyen de fortifier sa volonté, ainsi que la foi du malade ; plus les dispositions réceptives de celui-ci seront grandes, plus le principe spirituel aura de force et l'agent-Esprit aura d'action. Les moyens sont très-variés, l'agent est toujours le même ; que l'on ne dise pas, comme on le fait presque toujours, quand on admet la cure, que c'est l'imagination ; elle prédispose, mais elle n'est pas l'agent générateur. »

« Il y a différents lieux où les mères vont en pèlerinage pour des enfants au berceau ; ils sont atteints de maladies que certains saints ont le renom de guérir si on les évoque. Parfois ce sont des fontaines consacrées à des saints, qu'on a substitués aux divinités du druidisme ; presque toujours, quand la foi de la mère est vive, le pauvre enfant est guéri. Ce n'est pas l'imagination de l'enfant ; qu'est-ce donc ? — Un bon et dévot catholique dira : c'est le saint qu'on a prié ! — Le plus souvent, c'est la Sainte-Vierge. — Nous, nous disons c'est l'Esprit qui est attaché au lieu consacré, c'est l'ange, l'Esprit familier des pèlerins. »

Il faut, selon M. Piérart, établir le même principe dans les apparitions curatives. — Pour qu'il y ait apparition, il faut que la personne soit disposée à y croire et quelque peu médianimique. Cette croyance est une force nécessaire aux Esprits pour se manifester ; ils puisent dans l'espace les atomes et s'en font la forme à laquelle on a pensé. Quand on croyait aux dieux, aux nymphes, aux dryades, etc., les Esprits en revêtaient aussi la forme. Voilà ce qui fit la force du polythéisme. Plus tard, quand on crut aux anges, aux saints, au diable, etc., les bons et les mauvais Esprits en prirent la forme. Aux jeunes filles catholiques médianimiques, le culte de la Vierge fit voir la Reine du ciel. Ainsi s'expliquent tant de faits dont les journaux catholiques font tous les jours grand bruit, tandis que les journaux voltairiens s'en moquent. Si nos magistrats étaient imbus de nos principes, ils étudieraient rationnellement les grandes questions spiritualistes, et on ne les verrait pas sévir avec la sévérité qu'ils déploient. » (16 id., p. 97-101.)

Nous allons maintenant rapporter l'opinion d'un écrivain cher aux adeptes du Spiritisme. Nous ne dirons pas qu'il fait loi parmi nous, nous n'avons pour loi que notre raison éclairée par l'influx spirituel et divin. Nous ne dirons pas davantage que c'est notre maître et notre chef, cet axiome du passé *le*

maître l'a dit, ille dixit, a maintenu pendant trop longtemps l'esclavage de la pensée et retardé la légitime émancipation du genre humain. Ce que nous pouvons dire, c'est que ses travaux si utiles, son zèle ardent pour la cause, sa logique habituelle lui prêtent une autorité incontestable, et que lorsqu'il s'est expliqué sur une question, il n'est pas permis de le passer sous silence. Voici donc, à ce sujet, la théorie d'Allan Kardec. A. P.

(La suite au prochain numéro.)

SOUVENIR DES LIEUX

Notre doctrine explique avec facilité tout un côté mystérieux jusqu'alors de l'histoire humaine, les faits qualifiés sous cette appellation générique de *Merveilleux*. Elle fait plus: par sa théorie de la préexistence et des réincarnations elle donne la clé de phénomènes incompris.

Lamartine, dans son voyage en Orient, a écrit un passage trop important pour que nous ne le relevions pas, ce qui n'a été fait, que nous sachions, par aucun de nos écrivains. « Je n'avais « en Judée, dit-il, ni bible, ni voyage à la main, personne pour « me donner la clé des lieux et le nom antique des vallées et « des montagnes, pourtant je reconnus tout de suite la vallée « de Térébinthe et le champ de bataille de Saül. Quand nous « fûmes au couvent, les pères me confirmèrent l'exactitude de « mes prévisions, mes compagnons ne pouvaient le croire. De « même à Sephora j'avais désigné du doigt et nommé par son « nom une colline surmontée d'un château ruiné, comme le « lieu propable de la naissance de la Vierge. Le lendemain, au « pied d'une montagne aride, je reconnus le tombeau des « Machabées, et je disais vrai sans le savoir. Excepté les vallées « du Liban (etc.), je n'ai presque jamais rencontré en Judée un « lieu ou une chose qui ne fût pour moi comme un souvenir. « Avez-vous donc vécu deux fois ou mille fois? Notre « mémoire n'est-elle qu'une glace ternie que le souffle de Dieu « ravive? »

Lamartine, comme on le voit, pose carrément la question. Il ne fait pas comme St-Augustin qui placé autrefois en face des mêmes faits, hésite et retire son doute comme téméraire et pour ne pas tomber dans les idées d'Origène sur la préexistence des âmes.

M. le comte de la Résie (*Histoire des sciences occultes* t. 2. p. 292.), dit à propos de ce phénomène du souvenir éveillé par certains lieux: « Nous pouvons citer notre propre témoignage « ainsi que les nombreuses surprises que nous à fait éprouver « bien des fois l'aspect de beaucoup de lieux dans différentes « parties du monde dont la vue nous rappelait aussitôt un « ancien souvenir, une chose qui ne nous était pas inconnue, « et que nous voyions pourtant pour la première fois. » L'auteur devait ajouter dans cette vie, car un souvenir implique le rappel du passé, et il y a contradiction dans les termes, souvenir et première fois, sans l'explication d'existences antécédentes. On sait que le poète et littérateur Méry était absolument dans le même cas que M. le comte de Résie. Mais voici venir un phénomène tout opposé, que notre doctrine, si elle est vraie, doit aussi pouvoir expliquer. Nous lisons dans *Dieu, l'homme, l'humanité et ses progrès*, chap. xii. par André Pezzani (1847), le passage suivant: « Quand l'humanité aura marché, quelques hommes « auront une conscience certaine, quoique obscure, de leurs « vies antérieures. Dans les moments où l'esprit se dégage le « plus possible des entraves de la chair et vole vers l'infini sur « les ailes de la pensée, il m'est arrivé d'avoir comme un sou- « venir vague de pays, d'êtres, de choses dont rien ici bas « n'approche. Si ce n'est pas une illusion, mon Dieu, soutenez « ma faiblesse, que je remonte vers le pur foyer de votre « amour. Ici, je suis trop loin de vous, tout m'y semble étranger.

« Pitié, Seigneur, j'espère encore, car je vous aime et j'aime « mes frères que je voudrais entraîner vers vous avec moi. »

Il résulte des auteurs que nous venons de citer que quelques-uns d'entre nous ont un souvenir frappant et inexplicable par les théories vulgaires de la pénétration de l'esprit, de la viracité de l'imagination, de certaines choses et de certains lieux; d'autres au contraire, ont le souvenir de choses et de lieux qui ne se trouvent pas ici bas. Le Spiritisme peut seul donner la clé de ce double souvenir.

Parmi les incarnés il y en a qui ont déjà vécu sur cette terre.

Il y en a d'autres qui viennent de mondes différents, soit égaux ou inférieurs par suite de la continuation de la vie progressive, soit supérieurs pour recommencer une expérience déjà faite mais qui a besoin de se fortifier et de s'augmenter, comme le voulaient les Druides, ou bien pour remplir parmi nous une mission d'enseignement, de dévouement et d'amour.

Les premiers se rappellent, à la vue des lieux, certaines circonstances, ils comprennent qu'ils ne les voient pas pour la première fois comme Lamartine. Les seconds trouvent, au contraire, dans les profondeurs latentes de leur esprit des réminiscences dont rien ici bas n'approche et ne saurait fournir l'idée.

Il est permis de penser que plus nous avancerons dans l'avenir, plus ces souvenirs se dégageront et deviendront communs parmi les hommes de la génération future, et alors la réalité des réincarnations et de la pluralité des existences sera confirmée par des faits incontestables et absolus qui sont le souverain criterium du vrai.

ERDNA.

RÉPONSE A M. QUOMES D'ARRAS

Je partage tout à fait les idées de notre honorable correspondant sur la tolérance et le libre examen. Je les partage avec le puissant logicien de notre école, Allan Kardec, répétant sur tous les tons que les doctrines du spiritisme sont soumises à la raison et à la conscience de chacun. J'ai dit bien des fois le motif philosophique de cette nécessité de notre époque. Résumons-le encore.

Lorsque l'humanité était dans son enfance, on pouvait, à la rigueur, justifier une autorité réglementaire des croyances; c'était le temps des professeurs et des pédagogues. Mais, comme l'a bien senti le P. Hyacinthe lui-même, *l'Eglise doit considérer que l'enfant a grandi et le traiter maintenant comme un homme de trente ans*. La comparaison, très-juste au fond, pêche par les conséquences qu'en tire le célèbre prédicateur; il n'en conclut pas, ce qu'il devrait, la chute de l'autorité, mais bien la modération dont elle doit user, et c'est là qu'est le faux. Un homme de trente ans n'a que faire de maîtres et de professeurs? Il agit, il pense de lui-même, et voilà l'état actuel de l'humanité. D'ailleurs, cette autorité qu'a-t-elle produit dans le passé? L'esclavage théologique par cette maxime: *l'Eglise l'a dit*; l'esclavage scientifique dans les écoles, par ce principe analogue: *le maître l'a dit*. Et comme les idées se traduisent en faits, ces théories ont amené l'intolérance, les guerres, les massacres, les bûchers. Descartes protesta par son criterium de l'évidence, protestation malheureuse quoique nécessaire, en ce qu'elle n'enfantait que l'individualisme et la subjectivité. Aujourd'hui nous savons la méthode absolue, la méthode rationnelle et objective. La raison est la faculté générale de l'esprit pour s'assimiler *l'Être* par son grand médiateur *le fait* dans sa triple modalité, idéal, numérique, matériel. Nous marchons donc à l'unité des intelligences, unité dans la variété, unité dans et par la liberté de chacun. Bientôt la métaphysique, la reine des sciences, celle qui fournit à toutes leurs définitions et leurs axiomes, sera constituée avec autant de certitude que les mathématiques, par des éléments aussi certains, et ce sera ainsi que se fera l'unité des

croiances, nous le répétons encore, dans la variété indéfinie des hommes, usant d'une liberté complète d'examiner, de raisonner et de juger.

La méthode autoritaire suscita une autre protestation, celle de Baën qui érigea en criterium l'expérience sensible et ne vit rien que le fait matériel. C'est lui qui a donné aux sciences physiques et cosmologiques l'impulsion qui leur a fait réaliser de si incontestables progrès. Mais un danger était au fond de cette nouvelle méthode, incomplète puisqu'elle ne saisissait que la matière. Oubliant qu'ils ne voyaient la matière que dans la notion tout-à-fait spirituelle, les savants se sont pris à ne plus admettre que la matière seule, à nier les sciences de l'esprit, Dieu, et le monde invisible. C'est pourquoi la médiumnité variée dans ses effets et ses phénomènes, a été envoyée à un nombre considérable d'hommes, pour que les matérialistes fussent convaincus par des faits écrasants, sensibles, palpables, matériels. Que cette médiumnité ait des abus, qu'est-ce qui n'en a pas dans ce bas monde, où le bien conduit le mal? La réglementer est impossible, car pour cela il faudrait retomber dans le principe autoritaire que M. Quômes d'Arras répudie à juste titre. Laissons donc faire et n'oublions pas que Dieu nous dirige et que les bons Esprits préposés à ce mouvement solennel, sauront, tout en respectant le libre arbitre et la responsabilité de chacun, favoriser sûrement l'éclosion de l'ère nouvelle et la transformation de l'humanité.

Telle est ma foi, j'oserai presque dire, telle est ma certitude.

PHILALÉTHIÈS.

VARIÉTÉS

MEDIUMNITÉ AUDITIVE

Le Spiritisme étant une loi de nature, il y a eu dans tous les temps, ainsi que nous nous sommes attachés à le faire voir, des phénomènes qui étaient qualifiés faussement de surnaturels, et qui à une époque d'ignorance grossière ont été réputés les uns divins les autres diaboliques, tandis qu'ils résultaient uniquement de l'intervention du monde invisible parmi les incarnés, bonne ou mauvaise selon la nature des agents.

Nous nous bornerons ici à parler de la médiumnité auditive dans ses rapports avec l'harmonie musicale.

On a vu dans les temps modernes des musiciens rapporter leurs plus belles œuvres à des inspirations venues d'en haut.

Comme Sainte-Marie Magdeleine, Sainte-Thérèse, Sainte-Catherine, Sainte-Cécile, qui entendaient dans leurs extases les concerts des anges, il y a eu des compositeurs et des solistes qui ont prétendu jouir de la même faveur et qui ont rapporté telle ou telle page musicale à une audition formelle. Le plus remarquable exemple que l'on puisse citer est le fait suivant que nous tirons de la *Gazette de France*, du 15 avril 1855 dans son feuilleton consacré au célèbre violoniste Urham. Ce musicien donne récemment au monde musical un morceau de chant qu'il intitula du nom significatif d'*audition*. Cet homme est très-pieux et porté à la dévotion. Il partage sa vie entre la musique et la prière. Il avait composé une mélodie sur les charmantes paroles du poète Reboul (*Ange au berceau d'un enfant malade*) qui sont, comme on le sait, son chef-d'œuvre. Or voici ce que rapporte le feuilletoniste cité : « On rapporte qu'il allait publier sa mélodie, « quand il lui arriva un incident extraordinaire dont nous « abrégons le récit. Urham se promenait dans le fond du « bois de Boulogne, seul dans une petite allée, plongé dans « une profonde rêverie. Tout-à-coup il entend dans l'air un son « qui le fait tressaillir, et il aperçoit, en levant la tête, comme « une lueur sans forme et indécise. » Le feuilletoniste dit qu'à cette audition primitive en succède une autre qui se prolonge. Une mélodie bientôt commence, plus de doute : une voix chante

les paroles de *L'Ange et de l'enfant*, mais c'est sur un autre air que celui de sa composition. Cet air est plus simple et plus touchant que le sien, la mélodie prend du corps en se développant; non seulement en prêtant une oreille attentive il distingue l'air, mais encore l'accompagnement, avec les accords d'une harpe éolienne. Surpris ainsi pendant qu'il était plongé dans une amère tristesse, par cette inspiration céleste, il entre en quelque sorte en extase et il entend distinctement une voix qui lui dit : « Cher Urham, écris ce que je t'ai chanté. » Il rentre chez lui éperdu, et il note l'air qu'il a entendu, avec la plus grande facilité; car, dit-il, les notes se marquaient d'elles-mêmes sur le papier de musique. Alors il publie cette inspiration qu'il qualifie *D'audition*, comme nous l'avons dit, et cette *Audition* est un chef-d'œuvre de grâce, de simplicité, de douceur harmonique. (Le fait est aussi rapporté au 2^e tome du *Traité des sciences occultes* par M. le comte de la Résie p. 265).

On voit dans ce phénomène extrêmement curieux, un mélange de médiumnité voyante et de médiumnité d'écriture; mais c'est l'audition qui prédomine.

Nos lecteurs peuvent rapprocher ce fait parfaitement explicable par le spiritisme, avec l'histoire de la *Sonate du diable* de Tartini. La seule différence est que ce fut en songe que Tartini entendit la sonate et que l'Esprit qui l'exécutait, pour mieux attirer son attention, avait pris la forme légendaire que l'on attribue au démon, bien que cette sonate n'ait rien de diabolique, et quelle soit au contraire une très-bonne composition pour le temps.

Le Spiritisme provenant de lois naturelles, partout, à toutes les époques et chez tous les peuples des faits analogues se reproduisent.

X.

BIBLIOGRAPHIE

NOUVEAUX PRINCIPES de PHILOSOPHIE MÉDICALE, par le Dr N.-M. Chauvet.

En attendant que nous analysions cet ouvrage, nous le recommandons avec instance à quiconque s'occupe de philosophie.

AVIS. — On nous prie d'annoncer dans ce journal que les œuvres spirites de feu M^{me} E. Dozon, seront désormais vendues à des conditions vraiment exceptionnelles. Qu'on en juge :

RÉVÉLATIONS D'OUTRE-TOMBE (quatre volumes contenant chacun de 325 à 330 pages d'impression), 1 fr. le volume au lieu de 3 fr.

POLITIQUE ET RELIGION, forte brochure, 50 c. au lieu de 2 fr. 50.

AUX ENFANTS DU SPIRITISME, 50 c. au lieu de 1 fr.

RÉVÉLATIONS D'OUTRE-TOMBE, REVUE SPIRITE MENSUELLE (15 N^{os} contenant chacun 32 pages d'impression, grand in-8^o, complet), 5 fr. au lieu de 15 fr.

Ajouter un timbre-poste de 20 c. pour chacun des volumes, et un de 10 c. pour chaque brochure ou N^o de la REVUE.

L'occasion est excellente pour ceux de nos frères qui n'auraient pas encore en leur possession les ouvrages de M^{me} E. Dozon. Et, au point de vue du fait, c'est-à-dire des communications, ils sont un précieux document pour servir à l'histoire du Spiritisme contemporain.

S'adresser à M. A. Delanne, 319, rue St-Denis, Paris, ou aux bureaux de *La Vérité*.

Pour tous les articles non signés :

LE DIRECTEUR-GÉRANT, E. EDOUX.